CARAMBOLAGE

On ne peut pas
Ne pas avoir de peau

Charles Guilbert

Mai 2025

TRIC TRAC

le bruit des choses heurtées

n° 83

Comité de rédaction
Étienne Barajas
Erika Beaudet
Ève Berger
Timothé Augusto Delpech
Juliette Forcier
Alexanne Gaudet
Marie-Laurence Germain
Sophie Groleau-Rouleau
François Labrecque
Léo Lamoureux
Charlie-Ann Lavoie
Alice Lemieux
Delphine Morency
Disha Patel
Élodie Poirier
Xavier Roy
Victor Vallée

Comité d'édition
Erika Beaudet
François Labrecque
Léo Lamoureux
Delphine Morency
Disha Patel
Élodie Poirier

Crédits photographiques
Ève Berger
Simon Castonguay
Timothé Augusto Delpech
François Labrecque
Léo Lamoureux
Alice Lemieux
Delphine Morency

Professeur·e·s
Simon Castonguay
Christophe Charland
Martine Huot
Olivier Normand-Jenny
Geneviève Nugent
Émile Riel-Proulx

Collaboration
Mélanie Casavant
Émily Perrier Gosselin

Conception graphique
Dominique Rivard

Tric Trac n° 83
Volume 23, numéro 4
Mai 2025

© Tous droits réservés aux autrices et auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164
Dépôt légal : mai 2025
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Éditique : Communications CVM
Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de ***Tric Trac*** est accessible sur Internet : cvm.qc.ca

(6207)

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant·e·s du profil Création littéraire et de professeur·e·s de français. Elle paraît quatre fois par année.

Tou·te·s les étudiant·e·s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 400 mots) ou en vers (maximum de 50 vers).

Parution du prochain numéro : Octobre 2025

Faites parvenir vos textes (fichier Word) par courriel à trictrac@cvm.qc.ca.

N'oubliez pas d'inscrire votre nom.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 16 h.

TABLE DES MATIÈRES

notre invité

CHARLES GUILBERT

CARAMBOLAGE

ALEXANNE GAUDET
ERIKA BEAUDET
LÉO LAMOUREUX
ÉTIENNE BARAJAS
DISHA PATEL
XAVIER ROY
VICTOR VALLÉE
LILA BESNER-SIMARD
CHARLIE-ANN LAVOIE
SOPHIE GROLEAU-ROULEAU
FRANÇOIS LABRECQUE
MARIE-LAURENCE GERMAIN
ËVE BERGER
ALICE LEMIEUX
OLIVIER NORMAND-JENNY
ÉLODIE POIRIER
JULIETTE FORCIER
TIMOTHÉ AUGUSTO DELPECH
DELPHINE MORENCY
JEANNE PHARAND

notre invité

CHARLES GUILBERT

PRÉSENTATION

Le fragment est une forme littéraire qui privilégie le morcellement et la brièveté. Il évoque beaucoup avec peu. Son régime relève du dépouillement. Les idées s'y déploient par touches ; la frappe est brève, le sens évanescent. L'acte de lecture, qui, par intuition, cherche à embrasser l'horizon du sens, s'y sent lui aussi fragmentaire, puisqu'il n'accède pas à la totalité du monde esquissé au moment où le texte se referme sur lui-même. Et c'est très bien ainsi. Car on n'en repart pas pour autant désœuvré : si l'impression d'insatisfaction persiste, c'est pour mieux relancer le désir du questionnement propre à la dynamique de l'appel et de la réponse.

Spécialiste de cet art à la fois fragile et puissant, l'écrivain Charles Guilbert est venu nous offrir un atelier d'une générosité rare, où nous avons exploré avec lui l'espace existant entre les fragments et ce que cette brèche rend possibles : frottements, tensions, déplacements, variations, polyphonies. Après nous avoir enseigné à — littéralement — prendre la balle au bond, dans un jeu où l'écoute et la présence aux autres rythmaient nos échanges, ce prof-artiste d'exception nous a fait prendre conscience des correspondances à la fois tendues et distendues qui habitent nos imaginaires. Nous avons ainsi découvert une esthétique de la relation faite de petits chaos et de grandes symphonies, où nos pouls capricants se répondaient en provoquant, par le choc de nos univers, un doux *carambolage* — où tout le monde s'en sort indemne. Ou presque…

Charles Guilbert est écrivain, artiste visuel et critique d'art. Il a publié quatre livres, dont deux aux Herbes rouges (*Les inquiets* et *Le bord coupant du jour*) et a présenté ses œuvres dans plusieurs musées, dont le Musée d'art contemporain de Montréal et le Musée national des beaux-arts du Québec. Il collabore régulièrement à la revue *Vie des arts*. Durant plus de trente ans, et ce, jusqu'en 2023, il a enseigné — avec joie ! — au cégep du Vieux Montréal, où il a influencé et marqué plusieurs étudiant·e·s au fil de sa carrière.

CARAMBOLAGE

MAIS QUAND J'ROULE À VÉLO

Alexanne Gaudet

Tu roules à toute vitesse. Attention ! Panneau devant.
Tu sais. Tu me regardes, chantes.
Je suis invincible, intouchable et immortel.
Je ris. Je te fais confiance.

Magnifique journée. Bref moment d'inattention.
Crissement de pneu.
Hurlements.
Sang.

« Je l'ai pas vu sacrament ! Y'est arrivé trop vite ! »
Vélo blanc coin Sainte-Catherine et Bennett.

Funérailles. Le camionneur est là. Les familles aussi. *La tête dans les étoiles et dans l'vide*. La photo déposée sur ton cercueil paraît étrange. Comme tirée d'une autre réalité. Tu es souriant, heureux.

Vivant.

TU NE PEUX PAS COMMENCER UN MESSAGE PAR *TRÈS CHÈRE* TU SAIS QUE ÇA ME DÉCHIRE

Erika Beaudet

je retrouve ta voix
dans des livres laissés trop longtemps dans ta bibliothèque
il faut que je te le rende je ne peux pas le garder le dévorer
excuse-moi
dans le vent des journées brouillons
et dans le fin fond des berges

tu m'as trimballée marée haute-marée basse en laissant ta trace sur le thorax

j'aurais aimé reproduire le mouvement de tes vagues mais je ne suis pas celle que tu as engendrée ni celle qui mettra le feu au massif
à l'horizon
les galets caressés par le fleuve
s'empilent en un corps
qui dort
lourde

là-bas tu empêches les silhouettes de virer jaune orange rouge à chaque fin de journée savais-tu que quand tu bouges les montagnes leur ventre me berce

ici
je suis un rocher
poli par l'eau du fleuve près de nos lignes
que tu garderas au fond de tes poches
dans un manteau qui ne sera bientôt plus à la mode

j'aimerais être l'écume sur des sables argileux
être mouvement plutôt que stagnation
une peau qui garde mémoire
et qui recueille tes coquillages

avant de faire sécher tes chrysanthèmes
à la fin mai
en plein soleil

NE ME PARLE PLUS DE TON RÉGIME INTERMITTENT

Léo Lamoureux

je coupe des fourchettes pour me faire des salades qui coulent dans ma bouche le métal fend mes lèvres saignent leur vinaigrette ferrée si j'avale trop vite les morceaux remontent l'œsophage crèvent les paupières en éclosions ciliées *n'est-ce pas que c'est joli tu ne trouves pas que ça agrandit le regard* je concasse quelques assiettes si l'envie me prend je saupoudre la céramique blanche sur la ferraille pour ajouter du croquant mâcher toujours aux aguets de la coupure mâcher en état de vigilance j'aurais voulu râper quelques dents puis les faire gratiner question de rehausser la saveur mais je n'ai plus rien dans mes tiroirs ne reste que le verre pour me tailler la paume pour émincer ma langue m'empêcher de désirer plus que ce que je ne mets dans mon assiette à force de la combler de vide c'est elle qui me mange qui me creuse qui se pique une bouchée non ne t'assois pas là je garde la place pour le dessert il nous rejoindra mais pas aujourd'hui

plus tard

Manger deux repas par jour. Réduire les portions. Choisir une assiette de moindre taille. Utiliser de petits ustensiles. Ralentir la consommation du repas. Préférer les aliments volumineux et faibles en calories. Manger cinq fruits et légumes par jour. Boire un grand verre d'eau avant de manger pour remplir l'estomac. Boire un autre grand verre d'eau si la faim happe entre les repas. Boire jusqu'à ce que la faim se dilue jusqu'à ce que l'eau gruge les parois que l'estomac explose. *Consommer des aliments à calories négatives. Ne pas grignoter entre les repas. Manger des aliments faibles en gras. Réduire la quantité d'huile à une cuillère à soupe lors de la cuisson. Remplacer le beurre par de la compote de pomme dans les recettes de pâtisseries. Éviter les aliments riches en glucides. Manger sans gluten. Manger keto. Prioriser les aliments gras. Limiter sa consommation de fruits à une pomme par jour. Jeuner pendant seize heures, soit de huit heures du soir au lendemain midi.*

JE PERDS LA BAKOUBOULE

Étienne Barajas

Je suis ici, au pied du mur, en petit bonhomme, à regarder les autres jouer aux Bakougan (personne ne connaît les règles). J'ai une bille vert lime dans la main sans savoir quoi en faire, naturellement, je l'enfonce dans un petit tube en métal qui dépasse du mur. Elle s'est coincée, je mets mon doigt pour la déloger ; elle s'est très bien coincée.

Hier soir, j'étais debout dans la cour de ma vieille école primaire, elle était vide. L'asphalte était neuf et le ciel opaque et immense, ses étoiles moulues en grains inégaux et épars (personne ne connaît les règles). Je me suis accroupi devant le même cylindre creux, il n'y avait rien à l'intérieur, clairement ça servait à manger mes foking billes.

CE N'EST PAS DU CAFÉ
Disha Patel

Tu n'aimais pas le café.

Le café qui bouillonnait au fond de ta gorge, qui laissait des miettes d'amertume, te dégoûtait. Tu as toujours cru que c'était une boisson pour les adultes, jusqu'au moment où tes amies buvaient leurs frappuccinos, leurs lattes, leurs americanos. Les années passaient, tu vieillissais, tu n'aimais pas le café. Tu t'enfermais dans ta chambre, les écouteurs enfoncés dans tes oreilles jouaient des entraînements les uns après les autres, sans jamais s'arrêter. Tu t'empêchais de ressentir la fatigue. Tu te regardais dans le miroir. Tu n'aimais pas le café. À chaque fois que la porte de ta chambre s'ouvrait, les murs rapetissaient autour de toi. Tout le monde en buvait et tu étais la seule qui ne l'aimais pas. Le goût trop fort te faisait vomir, comme l'amour que tu recevais de tes parents, de tes amies, de toi. Au fil du temps, son amertume s'est infiltrée dans le coton de tes draps, dans l'élastique de tes vêtements, dans le reflet de ton miroir.

Il t'a commandé ton premier café. Un petit macchiato. Tu n'as pas aimé. Toute seule, tu en as commandé un autre. Tu n'as toujours pas aimé. Tu m'as demandé si un jour cette haine disparaîtrait.

Je t'ai répondu que tu apprendras à le tolérer pour l'aimer.

TRAITÉ DE PSYCHOTRONIQUE
Xavier Roy

Tu profites de la pièce de théâtre qui joue pour me parasiter, tu me fais vivre les pires souffrances, tu me fais ignorer ce que je regarde, tu disjonctes mon esprit ; il se met à paranoïer ; je deviens le seul spectateur de ton spectacle, et je dois me taire, les conventions ne me permettent pas d'hurler mes peines, je ne peux que rester emprisonné à mon banc ; tu ne me couds pas la bouche, tu me contamines quand mes lèvres sont déjà tricotées ensemble.

Le « tu » répond.

1- Je suis ta détresse.
1.01- Je suis les sentiments que tu gardes à l'intérieur, les mots que tu ne communiques pas et les problèmes que tu nies.
2- On ne parle pas le même langage.
2.01- Le tien provient de la parole, le mien, du corps.
2.011- Le tien est logique ; le mien, non.
2.1- J'habite dans le monde du non-langage et de l'abstraction.
2.11- Tu ne peux pas me comprendre ; tu ne fais que me ressentir.
3- Tu ne peux pas me tuer, je fais partie de toi.
3.001- Tu peux uniquement essayer de m'apprivoiser.
3.0011- Tu en es capable : tu n'as qu'à saisir notre logique.

AURA D'ÉTÉ
Victor Vallée

Des maraudeurs aux sommets,
Que voient-ils ?

Des sentinelles aux aguets,
Qu'entendent-elles ?

Le bois et la mare
Murmurent à plus tard
Le sombre dessein
Que prennent leurs chemins.

Dans l'ombre trace l'anguille
Qui se lève et brille
Pour mieux dompter le farouche
Et orgueilleux trille
Qui lui pend au nez !

Là est un savoir
Occulte d'emblée.

Car c'est au prix de voir
Aux sentiments de calamité
Que nous viennent les vues d'été
Et l'envie de croire
À ce qui a été.

ORAGE
Lila Besner-Simard

La pluie tombe sur mon visage. Mon maillot de bain colle sur ma peau. Je regarde les nuages grondants et commence à rire. Ma petite sœur sort en courant de notre maison. Elle me rejoint dans mon euphorie pluvieuse. Nous avons sept et neuf ans, rien à perdre, pas d'anxiété ni d'émotions embouteillées. La seule chose logique qui restait à faire était de danser, danser, danser sous la pluie.

Pluie
Pluie Pluie
Pluie Pluie Pluie
Pluie Pluie Pluie
Pluie Pluie Pluie
Pluie Pluie Pluie
Pluie Pluie Pluie
Pluie Pluie Pluie
Pluie Pluie Pluie
Pluie Pluie Pluie
Pluie Pluie Pluie
Pluie Pluie Pluie
Pluie Pluie Pluie

L'odeur de la pluie entre par la fenêtre. Mes devoirs, abandonnés sur ma table à manger ; l'orage est plus important. Bottes aux pieds, je sors. Mon parapluie chante au son des gouttes. Un sentiment de joie m'envahit. J'avais besoin d'une pause, le cégep me draine. Le parapluie tombe au sol et mes pieds commencent à danser. Au diable mes voisins qui espionnent par leur fenêtre. Je ris aux éclats.

EFFERVESCENCE
Charlie-Ann Lavoie

Les ruelles me murmurent que ma jupe est trop courte et la brise dévisage mes cuisses qu'elle entrevoit au travers de mes collants déchirés. Le vent se joue de mes cheveux avec ferveur pour déclencher des messes basses. Les sueurs froides qui se mélangent à la graisse d'animal appliquée sur mon visage s'accumulent et s'agglutinent. Elles s'alourdissent à chaque voiture que j'entends et à chaque silhouette de piéton que j'aperçois. À force de la regarder fixement, la rue se dénature, ma lourde tête s'incline ; elle décompresse d'un trop plein de dopamine artificielle. La nuit a voilé les remords de gueule de bois, maintenant que le soleil se lève, je ne chéris rien de plus que l'espoir de voir le bus tourner le coin de la rue.

Du haut de la montagne de l'extase, je dansais parmi des corps ivres. La fatigue était futile pour mes pieds, ensorcelés par la musique saturée, et mes cordes vocales s'effritaient à coup de refrains criés à tue-tête. Le faible éclairage se reflétait sur l'eau que ma peau avait sécrétée. Un parfum d'euphorie s'échappait des verres qu'on ne cessait de servir et de ceux qui s'étaient fait balancer dans un coin. Il flottait dans l'air, valsait jusqu'à mes lèvres pour faire vibrer mes mouvements de jouissance. Je laissais l'adrénaline en canette me libérer sans penser au dernier bus que je venais de manquer.

M'OUVRANCE
Sophie Groleau-Rouleau

la bouilloire annonce sa chaleur maximale
les feuilles de thé baignent trois-quatre minutes
impératif de se dépêcher
le bus dans huit minutes
le thé brûle le pas
on quitte, un écouteur en moins
ennui propre aux dispositifs sans fils
la musique est alors autre, elle boite
le pas ne s'appuie que sur une oreille

il pleut
la côte du Beaver Hall devient une montagne
un ruisseau fraye son chemin vers la rue Viger
la mouvance de son eau
comme celle de la rivière Ha ! Ha !
les passants se glissent dans des peaux de saumon
s'élancent dans leur migration
à contre-courant
la broue dans le toupet
ils s'échappent en gravissant l'asphalte

le sel roule les fronts des gens sortant du gym
on frotte la peau
se ramasse un vers salé entre les doigts
filiforme
le poser par terre
lui donner un ami
bout à bout
la sueur de chacun prend sens
dans la cacophonie du stationnement
deux voitures se rentrent dedans
de petits vers de peau morte les encerclent

sur le sol du wagon
il y a un bracelet
quelqu'un le ramasse
filon rouge, filon bleu
tresse de ses artères et de ses veines
le métro coagule en ralentissant
par osmose
les globules changent de place
à l'embouchure de la station
quelqu'un hésite à retracer
son chemin à l'envers
pour trouver
sa paire de gants

deux cannes de bines vidées de leur bouillie
liées d'un long fil de soie
se tiennent la main
deviennent téléphones
c'est un jeu d'enfants
aux bouts :
une dame
ainsi qu'une fille
la dame se met à chanter
un opéra taïwanais
avec brio
la fille reçoit
comme les chants maladroits de sa mère
ceux qui émanent
des odeurs des soupers qu'elle prépare

COMBIEN DE CHOIX DOIT-ON FAIRE POUR IMITER LE HASARD ?

François Labrecque

Au fond du bus, j'annote un livre. Le chauffeur freine en dépassant le seuil du viaduc. L'inertie emporte mon crayon. Au sol, il roule — j'écoute le bruit saccadé qu'il émet. Une dame le ramasse, me sourit et le dépose au creux de ma paume. Je lui souris en retour en pensant à ma mère. La dame descend au même arrêt que moi. Je lui souhaite une bonne journée ; elle m'offre un bonbon à l'anis. Jusqu'à l'intersection suivante, on discute du soleil qui s'approche.

Le matin a les yeux entrouverts. Je cille à plusieurs reprises. Il y a le bruit des paupières qui s'entrechoquent. Une image s'engendre. Derrière l'immeuble, j'imagine des goélands cousus contre le ciel. Les secondes tournent leur dos. En frottant mes mains, je détache les fibres à leur surface. Aujourd'hui, je marche de l'autre côté de la rue. Fébrile devant le trottoir, je m'arrête pour inspirer trois fois. Par-delà une clôture, j'aperçois un merle à ventre roux. Je le prends en photo et l'enverrai à maman tout à l'heure. Rien ne presse.

VERS LA MAISON
Marie-Laurence Germain

Le ventre de la 161 traîne au sol sous notre poids. À chaque nid-de-poule, on rebondit de l'avant vers l'arrière, on fait la vague sans le vouloir. On baille en canon, c'est la tague de la fatigue. Quelqu'un tire la corde, le paysage ralentit sa course. La bouche de la baleine s'ouvre et laisse le vent froid nous mordre les chevilles.

On repart. Un piéton se lance sans hésitation, fixe le sol en traversant. Ça freine un peu trop sec, le silence confirme ce qu'on craint.

Une voix tremblante à l'interphone. Rester assis, il faut rester assis. On pourra quitter bientôt.

Surtout, ne pas regarder sous les roues.

Tous les jours, tu trottes jusque chez toi au son de la musique. Pas aujourd'hui. Tu marches avec vigilance, tes yeux cherchent les véhicules, les dangers, les surprises, les fins prématurées.

Ta maison est devant toi, de l'autre côté de la rue. Tu fonds à l'idée de devoir traverser. Tu regardes à droite, gauche, droite, ton pied quitte le trottoir, droite, gauche, droite encore. Ton rythme s'accélère sur la ligne jaune, une panique vibre au bas de ton ventre. Trois pas de plus et tu y es.

Tu trébuches sur la chaîne de trottoir et roules sur le pavé. Ton corps se crispe sous un poids invisible, comme tenu au fond d'un lac, un cri étouffé meurt avant d'émerger. Tu prends sa place un instant, un torchon tordu, écrasé, duquel s'écoule une flaque visqueuse. Le goût de tes larmes salées te ramène à la réalité, tu te remets sur pied et cours vite jusqu'à la porte.

Son reflet te hante dans la fenêtre, tu revois son visage un instant : l'étampe d'une roue en guise de tattoo.

CISEAUX
Ève Berger

J'attends que le matin me donne raison de dormir. Je me couche en dessous de la moiteur paniquée de l'air, me fais condensation du corps. Une tuile de la salle de bain se fissure quand mon père entre-ouvre la porte et le turquoise coule jusqu'aux entrailles. J'entends mon corps battre à travers mon dos et la tuyauterie jalouse de ma fuite. C'est toujours sans bruit — toujours — que je m'endors pour me lever en silence, quand personne ne s'y attend. Je taille un poème sur mes hanches, dessine avec les mèches. J'ai la bouche baveuse de pâte rouge, je veux encore ressembler — à cet âge-là on peut comprendre — encore ressembler à quelqu'un, je le sais. J'ai encore des cheveux et une bouche. Je souris gommement, je dégouline des premières voyelles entre ma mâchoire et le sol, et je digère les sons compacts de ma déglutition difficile. À la surface, tout est clair et tranchant. Je rouvre le tiroir à cisailles et à condoléances pratiquées, pour maintenant et pour plus tard, quand il sera temps, quand le soleil descendra et refroidira les fronts dégagés et les ventres à jeun. Mon père me ramasse, les tuiles lui coupent les mains. Il ne pleure pas. Je ne veux pas lui ressembler, je lui dis qu'à cet âge-là on n'écrit pas de poèmes sur son père. Je vomis son immobilité et ravale le cordon ombilical pour que ça fasse moins mal. Je ne peux pas bouger la tête pour m'éviter le sort : je m'étouffe. L'après-midi respire. Je me trouve laide. Je suis la plus belle chose, il me dit, la plus belle chose qui lui soit arrivée.

SYSTOLE, DIASTOLE

Alice Lemieux

Les myosotis fleurissent dans la cour, au bonheur de ma mère. Je reste cloîtrée dans ma chambre, noyée entre mes draps et mon sommier. Le soleil n'arrive pas à me convaincre d'ouvrir une fenêtre, de respirer autre chose que l'air vicié de mes ruminations. Je pense à plonger ma main au creux de ma poitrine pour arrêter le rythme spasmodique de mon cœur. Ma mère ouvre la porte et me prie de sortir. Je refuse de l'entendre.

Les myosotis desséchés laissent place aux mouches à fruits. Je sors enfin hanter les rues. Ivre morte, coincée dans la marée humaine, je fane lentement. Des mouches grouillent contre la paroi de mon estomac, bourdonnent en pourrissant. Leur bruit ne peut être tu qu'avec la musique assourdissante de mon état second. Je vomis des fleurs flétries sur le trottoir, regarde les corolles écrasées et les cadavres gluants à mes pieds. Je redeviens vide.

CE QUI CAUSE LE SON CRÉE LE SOUVENIR

Olivier Normand-Jenny

2002. Bar L'Hémisphère gauche, rue Beaubien, Montréal.

— On s'appelle La Monnaie exacte, on fait notre possible. Merci d'être venus !

Je joue dans un duo rock avec Mister F au drum, et on vient de terminer notre troisième spectacle en trois soirs. On a bien joué. La nouvelle outro de l'avant-dernière toune, le bridge de l'intro et les punchs rythmiques improvisés au milieu du set ont bien sonné. Une cohésion particulière nous unit. On se sourit. Nos oreilles silent. Les commentaires sont encourageants et élogieux, high fives, accolades, *bravo vous êtes bons*. Malgré tout, un petit goût âcre râcle le fond de ma gorge. On se sourit, mais on sait. Entre deux poignées de mains, Mister F me glisse rapidement :

— Excuse-moi d'avoir raté le deuxième punch dans le bridge de la dernière.

— Ça va, je lui réponds. Je m'excuse aussi. J'ai raté quatre coups de pick durant le show.

— Je sais, me dit-il en souriant.

2023. Les rénovations du sous-sol débutent officiellement ce matin. Les dernières trois semaines ont été éprouvantes en planifications : dépassement des estimations des coûts, déménagement, réorganisation des routines familiales. Ma femme et moi, on a bien géré. Une cohésion particulière nous unit. À 7h, les ouvriers et l'entrepreneur arrivent, on est déjà debout, fébriles. Poignées de mains, *bonjour, bonjour, vous allez voir qu'on travaille bien, vous avez pas à vous inquiéter*. Il est 8h30, ça commence pour de vrai. Je donne des bouchons à ma femme. On veut être là, à 15 mètres, et voir ce qui se passe. On entend le premier coup de pic de la pelle mécanique dans nos fondations. Un frisson de stress traverse nos corps. Entre le deuxième et le troisième coup, on se sourit.

— Je suis tellement contente que ça commence enfin.

— Oui, c'est plus entre nos mains, on a fait ce qu'on pouvait.

— Je sais, me dit-elle en souriant.

MARTEAU PICŒUR
Élodie Poirier

Le silement des néons martèle mon crâne inlassablement, mes yeux se ferment... répit. Tac. Tac. Tac. Un picotement derrière ma nuque brûle mes rétines closes, mes yeux pleurent la couleur du monde qui glisse entre mes doigts maculés de toi... comment devenir libre à nouveau ? Les tourments que notre rencontre m'a apportés cognent contre mon cœur.

Tu as actionné un orage fracassant au creux de mes os, ta foudre chamboule mon corps. Alors que tu secouais tout en moi sans t'en apercevoir, le silence criait dans ma tête.

Tu pars dans la nuit en imitant le bruit que la pluie fait quand elle se fracasse sur la rambarde de ma terrasse durant les tempêtes d'été. Tu disparais en te faisant remarquer, le vide que tu laisses derrière chacun des pas qui séparent mes yeux des tiens creuse ma tête. Je ne réussirai jamais à me départir de la brûlure que tu as laissée dans ma chair. L'éclair marquant l'absence de ta peau me brûle l'âme… Tu me manques.

CONVERSATION AVEC LA NUIT
Juliette Forcier

Au coin d'une rue oubliée, une pluie fine claque des dents. Le vent se berce. Un nid de poule se console. Les arbres pleurent-ils aussi quand personne ne les regarde ? Des mots tombent du ciel. Les lampadaires les cueillent pour mieux les entendre, les laissent discuter dans leurs poches. Un moment peut-il exister même s'il n'y a personne pour le raconter ?

La nuit est là même si on ne la voit pas. Sur la chaussée, les arbres ont déposé leurs histoires. Les fleurs d'automnes s'enlacent. Le rideau d'une fenêtre rêve de s'envoler. Un parapluie peuple le nulle part. La douceur se cache dans l'immobilité des choses. Peut-être que, l'espace d'un instant, les gouttes auront froid et enfileront leur manteau. Un moment ne dure pas mais il revient, parfois, comme les vagues au printemps. Raconter ce qui n'a jamais existé le rend-t-il réel ?

DÉGLUTIS

Timothé Augusto Delpech

J'imagine que les tables autour de nous sont vides. Le temps se perd, le bruit des autres s'amincit. Il n'y a plus rien d'autre : tu aspires toute mon attention. La salade que tu poses devant moi ne demande qu'à être avalée. Tu la saupoudres de poivre noir broyé en me fixant droit dans les yeux. Sourire incontrôlable. Ma vision se trouble quand mon regard s'amarre au creux de tes joues roses. Le doux son de ta voix plonge dans ma conscience. Une eau calme. L'image me comble de joie. Tu articulais une envie de dessert, puis une blague incompréhensible.
Je régurgite un éclat de rire.

Je réalise qu'un nombre infini de personnes ont bouffé avec la fourchette que je porte à ma bouche. La cuillère baigne dans leur salive houlée par la rage et elle se mélange à la mienne. Mon couteau embrassé avec le fin fond de leur glaire. Je sens des dents me découper l'intérieur de la gorge. Des tonnes de cadavres d'animaux morcelés trempent l'assiette et la vaisselle s'imprègne de l'odeur. Des oursins trop salés se glissent le long de mon œsophage. Une goutte de béchamel dégouline sur le coin de ma lèvre… je retiens tripes et boyaux. Quand la serviette se porte à ma bouche pour essuyer cette horreur, je vois le tissu être expulsé du trou du cul de centaines de vers à soie se tortillant les uns contre les autres, savourant leur propre merde. L'image me débecte. Impossible de savoir laquelle entre la sauce et la serviette est la pire ! Mes jambes figent sur place, ancrées sur la chaise ; la sueur des fesses baveuses et sales de ceux assis avant moi me déchire les cuisses. Tu apparais. Toi. À ma place. Et c'en est trop.
Seule solution : vomir. Mais ce serait trop facile… alors je *déglutis*.

JOURNÉE ORDINAIRE
Delphine Morency

Tête accotée sur la vitre, les vibrations font claquer mes dents. Les yeux fermés, un soleil tout neuf qui s'immisce dans le verre réchauffe mon visage. Ça sent le printemps ce matin. Ça a une douce douleur tranquille de pluie et de lumière qui se refait une peau. J'écoute de la musique.

En 2018, sky is the limite. Ça fait qu'on s'activera demain.

Je suis une foule de 20 à 30 personnes endormies. On est une secte de *gurus* qui ne se réveille pas. On est pris dans nos têtes. On ignore la personne qui vomit son savoir devant nous. Je me mange le pouce. J'avais une faim de moi-même.

On achète l'Arizona en canette. Histoire d'étendre le grand vide de sable dans nos gorges. Les tables collent. On parle de nous. On parle des derniers popotins. Toujours les mêmes. On fait semblant d'être surpris. Quand je suis tannée, je vais aux toilettes. Miroir de la salle de bain du troisième, dis-moi : Qui fait le mieux semblant d'être quelqu'un de social ? Est-ce bien moi qui lis des fanfics dans les toilettes, pour avoir un 15 minutes de pause dans ma pause diner ?

Les séminaires, c'est long. Un grillon dans la lumière cille. Le pouce qui saigne. Je suis trop grignotée.

« L'auteur dit qu'il faut lire plus et écrire plus. »

Dos rond de fatigue. Le bruit de la lumière nous ronge la tête.

« L'auteur dit qu'il faut écrire beaucoup et lire beaucoup. »

Arrière-goût de sang, d'Earl Grey et de chocolat. Nous sommes des muffins qui cherchent dans leur cœur les dernières pépites que le monde ne nous a pas encore mangées.

« King explique qu'il faut lire et écrire beaucoup. »

Il faut boire le sang de quelle vierge pour qu'on se ferme la gueule quand on n'a rien à vomir !

On rentre chez nous en petit groupe. On attend que je parle. Je suis désolée. Je ne serai pas capable. On m'a creusé un trou dans la gorge qui m'empêche de m'exprimer. Quand nos chemins se séparent, je mets ma musique.

Tu sais que ça va finir par finir, mais tu dois me laisser me laisser partir.

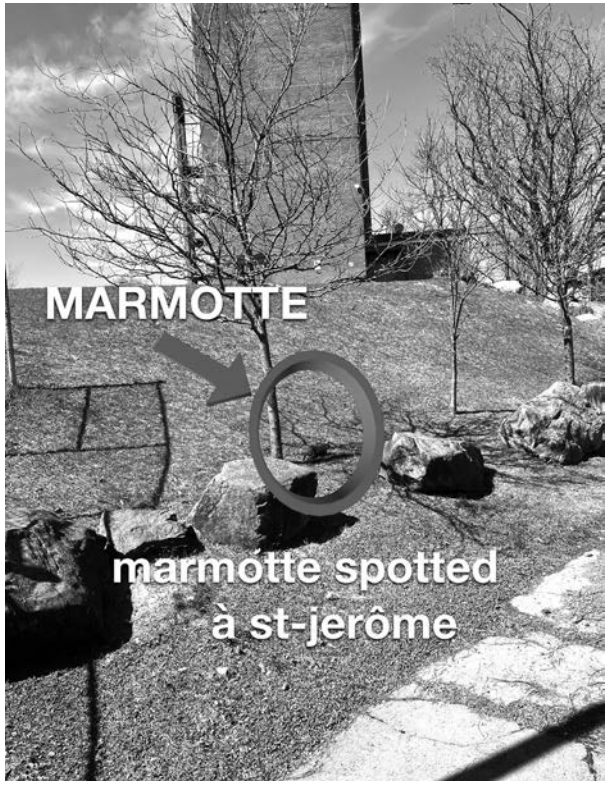
Chez moi, mes mots sont laids. J'écris juste sur moi. Je suis Picasso et sa femme en même temps. Je me tabasse un bon coup. Je me refais le portrait.

Ça va mieux après.

BONSOIR
Jeanne Pharand

Votre odeur est tranquillement partie après vous hier soir, j'en ai attrapé quelques étincelles pour m'endormir. Il y en avait dans mes cheveux et dans mon cou, elles s'envolaient trop vite entre mes doigts, faufilées dans le temps. J'ai fermé les yeux pour me penser sur vos lèvres, j'ai rêvé à votre nom pour entendre votre voix. J'ai entrevu votre sourire quelque part entre deux songes, sûrement des éclats de votre rire égarés sur mes cils. Maintenant que je tremble seule sous les étoiles, j'essaierai vainement de vous oublier comme vous me l'avez doucement demandé. Je danserai sur des épaves, ces fragments de mon cœur qui portent votre nom. Il bat à la chaleur de vos bras absents, dont l'illusion me berce dans une tendre confusion.

Étreignez-moi comme une orange, escroquez mon corps lourd de tristesse. Mon âme versatile a promis de verser pour vous des larmes d'amour à jamais.



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...] C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud

le bruit des choses heurtées